

De novembre 2012 à juin 2017, les cinéastes Effi et Amir ont suivi la genèse collective du projet DoucheFLUX, association bruxelloise qui entend « permettre aux précaires de se refaire une beauté et de redresser la tête ». Mais leur documentaire est plus qu'un film sur ce projet particulier, c'est aussi une réflexion sur un collectif de citoyens qui décide de pallier à la frilosité voire à l'immobilisme des décideurs politiques.

1- Pour moi, un des points forts de *Sous la douche, le ciel* qui se met en place dès la « séquence des baignoires » au début du film mais qui perdure pas mal au fur et à mesure que le film avance, c'est qu'on ne sait pas exactement / pas toujours quel est le statut des gens qui se mobilisent autour de ce projet... Qui est SDF, qui l'est encore, qui l'a été... Finalement ce que les gens disent et font (dans la mise sur pied du projet DoucheFLUX et devant l'objectif de votre caméra) compte plus que leur CV ou que ce qui pourrait être écrit sur leur carte de visite. Est-ce un choix très conscient de votre part ? Et si « oui », comment en êtes-vous arrivés là ?

- **Effi et Amir** : Cela nous fait plaisir d'entendre que c'était votre impression. En effet le film – et telle était notre intention dès le départ – n'est pas un portrait d'individus mais un film sur leur initiative elle-même, sur leur décision de passer à l'action et d'assumer les conséquences de cette action. Dans ce sens, la question du film c'est la citoyenneté – ou la relation entre les citoyens et l'État. Dans cette perspective-là, tous les participants à DoucheFLUX, SDF ou non, sont des citoyens. Ce qui les différencie ne compte pas ici. C'est aussi cela la solidarité à nos yeux.

Nous n'avons pas dû faire un effort pour créer cette ambiguïté, ce flou que vous pointez. Cet aspect reflète l'état des relations humaines au sein de DoucheFLUX. Mais il y a une chose dont nous sommes devenus conscients au cours du tournage, c'est la fragilité de chaque personne de DoucheFLUX – et, par extension, de chacun d'entre nous. Il était important pour nous que cette fragilité soit présente dans le film et ne soit pas juste reliée aux personnages identifiés comme les plus précaires.

2- Dans cette option de suivre un groupe de citoyens qui collectivement met en place un projet et qui se démène pour le réaliser en tentant de convaincre mécènes, autorités publiques, services de l'urbanisme, etc. – avec tout ce que cela implique comme réunions internes et rendez-vous extérieurs – *Sous la douche, le ciel* pourrait être essentiellement un film de parole. Mais plus qu'un film de parole au sens strict, il me semble que ce que vous arrivez à capter c'est les allers-retours entre la parole et l'action (la nécessité et l'obligation de parler – et d'être écoutés, entendus – pour pouvoir agir)...

- Effectivement c'est un film de parole. On est content qu'il ne le soit pas uniquement. La parole est tellement omniprésente que nous avons même décidé d'en faire un élément formel. La parole n'est pas que le contenu qu'elle porte mais elle est la manifestation d'une pensée, d'une idée, de l'imagination. Elle est alors le déclencheur de l'action. Avant d'agir, il faut qu'on puisse se révolter, il faut qu'on puisse imaginer autre chose, une autre réalité, un autre horizon. Ça a été notre choix de départ et la démarche du film : suivre le projet, de l'idée (des mots) à sa concrétisation (l'action). Ce qui nous intéressait dans cette démarche c'est que le point de départ et le point d'arrivée sont (théoriquement) connus mais que demeure la grande question de savoir quel chemin relie ces deux points.

2bis- Votre film est un film de parole et d'action mais aussi un film de silence et d'attente, un film sur le temps qui passe, un film de suspense aussi (« Arriveront-ils à concrétiser leur projet ? »). Par rapport à ces silences et à cette attente, surtout vis-à-vis des autorités bruxelloises qui n'osent pas prendre leurs responsabilités, j'ai l'impression que votre film convainc le spectateur, dès ses 5 ou 20 premières minutes, de la nécessité évidente du projet, de son bon sens, alors que dans la « vraie temporalité » de l'action filmée, il a fallu des semaines et des mois à ces services communaux anderlechtois pour... ne pas oser décider et « s'abstenir à l'unanimité » ! *Sous la douche, le ciel* est-il aussi un film sur une des facettes d'un certain « Mal belge » ?

- Nous ne savons pas si ce ressenti sera partagé par tous les spectateurs, mais de notre côté nous avons effectivement été toute de suite convaincus par le propos de DoucheFLUX et l'esprit de leur idée. En même temps on soupçonnait que l'audace du projet ne serait pas facile à digérer et qu'il poserait un vrai défi aux décideurs ainsi qu'au secteur social d'aide à la pauvreté. C'est la raison pour laquelle on voulait

suivre cette aventure avec notre camera. Notre présupposition s'est révélée juste et le film se nourrit de cette tension entre le bon sens du projet (malgré les nombreuses questions qu'il soulève) et la non-réactivité du système. Le film est alors également un film sur le manque de courage politique, le silence public, le manque de vision.

3- Pourriez-vous dire quelques mots sur quelques effets formels qui émaillent votre film : à l'image, « l'effet Atomium » sur certains des plans des toits de Bruxelles et, au son, les créations sonores en superpositions de voix de Myriam Van Imschoot et Anne-Laure Pigache [1] ?

- Les deux éléments formels que vous citez ont des statuts différents et chacun a sa propre raison d'être. La grande majorité du film se passe à l'intérieur alors que le dehors, la vie dans la rue sont constamment évoqués par la parole. Les plans de toits de la ville sont nés tout d'abord de l'envie de sortir de ce huis clos et de voir l'extérieur, ce paysage urbain dans lequel le combat se déroule. Ceci dit, ce paysage n'est pas laissé intact, il est « (re)touché » par l'imagination et par l'action que la parole des gens propose. Nous voulions intervenir dans ce paysage pour secouer l'ordre des choses, pour injecter une sorte d'imaginaire dans la réalité telle qu'on la connaît, une réalité qu'on croit trop souvent « in-changeable », « in-influçnable ». La désintégration de l'Atomium et ses « balades dans la ville » peuvent être interprétées de plusieurs façons. Nous aimerions laisser le spectateur libre de trouver la sienne.

La création sonore a été réalisée pendant une journée d'atelier à laquelle ont participé une dizaine de membres de DoucheFLUX. L'idée de base de cette création revient à votre seconde question sur la parole et l'action. Pour mettre en avant le rôle de la parole (en tant que manifestation d'une imagination, d'une idée) nous souhaitions séparer la parole de son contenu pour qu'elle devienne une matière sonore, une chose concrète. Ce qu'on aimait dans la méthode développée par Myriam et Anne-Laure c'était qu'elle nécessitait une multitude de voix, un collectif. La scène finale, à notre sens, refait le mouvement global du film, commençant par une parole qui se transforme graduellement en une matière – un courant d'eau, créé par plusieurs voix humaines.

Interview par e-mail et retranscription : Philippe Delvosalle
(février 2018)

[1] artistes sonores toutes deux spécialisées dans un travail au long cours sur les voix